

odoriférantes, de fleurs aux couleurs variées parmi lesquelles dominent le plus souvent les roses sauvages. Puis, le sol semble tout à coup s'être effondré, et l'on se trouve sur la corniche d'une falaise inattendue, de cent pieds et plus parfois ; au bas, s'étend une vallée au milieu de laquelle coule une rivière aux capricieuses sinuosités : c'est l'Assiniboine, la Qu'Appelle, la Saskatchewan ; les moindres rivières ont, dans ces couches géologiques tendres, taillé des vallées profondes, aux bords parfois très escarpés et boisés. Les vallées ainsi creusées à travers la prairie forment des festons, une ornementation bizarre de lignes contournées qui ont épuisé tous les caprices de la fantaisie.

« Ce pays ne le cède donc à aucun autre en pittoresque ; seulement, le passant trop pressé ne s'en aperçoit pas. Nul relief ; mais sur cette surface plane la nature a fouillé, sculpté des paysages délicieux. La Grande Prairie est une tapisserie d'art, aux tons changeant avec les saisons, que la ligne du Pacifique déploie et déroule pour charmer les yeux de ses voyageurs ; verte au printemps, dorée par l'automne, elle se transformera avec l'hiver et les neiges en un manteau d'éblouissante hermine ; mais ceux-là qui s'arrêtent et s'approchent tout près peuvent seuls en jour, en distinguer les couleurs fines et variées, en admirer toute la beauté.

« Si, à l'automne, la prairie est moins verte et moins fleurie, en revanche les moissons arrivées à maturité donnent dans les parties occupées par les colons un spectacle qui n'est pas moins agréable à contempler. Aussi loin que la vue peut porter, ce sont d'interminables champs de blés au milieu desquels les moissonneurs, assis sur leurs sièges, promènent sans fatigue leurs machines attelées de trois chevaux. Partout des visages souriants. La terre donne tous les signes de la fécondité. C'est la fortune récompensant enfin les travaux ingrats et pénibles du début, indemnisant le labeur stérile du premier défrichement. C'est le succès, l'avenir assuré. L'abondance, désormais certaine, provoque la joie générale. »

* * L'idée de la prairie frappe et touche profondément notre voyageur. Il sent que c'est dans ce nid que repose toute la vitalité de la race française en Amérique ; aussi, en fait-il le sujet de ses observations. Le rôle du curé le fascine.

« Le curé, écrit-il, le curé canadien, surtout dans les paroisses nouvelles, ne borne pas son action à un rôle purement religieux. C'est aussi, tour à tour, un médecin, un instituteur, un arpenteur, un architecte, un juge de paix. De là, sa grande autorité morale qu'il ne tient pas uniquement de son caractère sacerdotal, mais qu'il exerce encore comme l'homme le plus utile à la communauté, le pasteur, un véritable conducteur d'hommes dans le sens biblique du mot. Cette remarque, faite si souvent dans la province de Québec, la province française et catholique par excellence, s'applique également aux paroisses canadiennes du Manitoba et du Nord Ouest qui reconnaissent pour père temporel et spirituel Mgr Taché, le vénérable prélat qui occupe depuis un demi-siècle le siège archiepiscopal de Saint Boniface. »

Puis du curé, Foursin passe à notre race. Il est près de la station des Chênes où il est arrivé un dimanche matin.

« L'église canadienne, dit-il, est bâtie tout près de la station. Pendant et à la sortie de la grand-messe, même spectacle intéressant que dans les vieilles paroisses de la province de Québec ou dans n'importe laquelle des paroisses de l'ouest de la France. Les Canadiens Français sont partout semblables, même simplicité de mœurs et de manières, même accueil empressé et poli, en quelque point éloigné du bas Saint-Laurent qu'ils soient, quelle que puisse être leur occupation, ouvrier, marchand ou habitant, au hasard de leur groupement improvisé, ils ne changent pas ; quand on en a connu un, on les connaît tous. Tous ont, et avec la même force, le même sentiment national et religieux au cœur ; leur organisation paroissiale les rend invulnérables au milieu des races étrangères. Tous parlent bien, plus généralement bien, assurément, que dans une province quelconque de la France, une langue française mêlée, nécessairement, de quelques anglicismes—moins toutefois que dans

certaines journaux parisiens—le plus souvent ornés de "mots" expressifs, enrichie de locutions pittoresques parfois très gauloises, une langue française très moderne en somme ; en tout cas absolument dépourvue des patois divers qui affligent nos campagnes et s'y perpétuent. »

Quant à la famille française elle est ici chez elle, et Foursin va vous dire l'histoire de l'établissement de l'une d'elles à Manitoba.

Ce récit en vaut bien d'autres et ne peut manquer d'intéresser celui qui aime et qui désire le développement du Canada.

« Il faut entendre les Français, nous dit Foursin, raconter avec aisance, et même avec une pointe d'amour propre bien légitime, comment ils ont surmonté les difficultés du début.

«—N'avez-vous pas eu, au moins, à souffrir de l'ennui, par un tel changement de vos habitudes et dans cet isolement ?

«—Oh non ! Nous avions trop à travailler et nous travaillions trop pour avoir le temps de nous ennuyer.

«—Mais vous, demandai-je encore, qui êtes arrivés à l'automne, vous avez dû être surpris par l'hiver, vous avez dû avoir très froid ?

«—Voyez-vous, monsieur, l'hiver est rude ici et un peu long, c'est vrai ; mais il est très agréable, le froid étant toujours égal, sec et très ensoleillé ; la neige est un avantage pour nous, cultivateurs, et non un embarras, si l'on a eu soin de faire assez de foin pour hiverner le bétail—et du foin il n'y a qu'à aller le faucher, il ne coûte que le travail de celui qui en a besoin ; du reste, les hivers sont très sains, nous ne sommes jamais malades, les enfants non plus ; et puis on se chauffe à volonté, le bois est à qui veut se donner la peine d'aller l'abattre et le charroyer. Les paresseux seuls, dans ce pays, peuvent souffrir du froid.

« Thiévin, un breton, ajouta une dernière raison qui suffit, à elle seule, pour expliquer comment nos paysans ont pu faire si bon marché des difficultés très réelles que présente leur installation dans la prairie. Quand il eut compris, au mouvement des lèvres de sa femme, car il est atteint d'une surdité complète, de quoi il s'agissait, il vous dit :

«—Les difficultés, les privations, le mal qu'on peut avoir, tout cela n'est rien, à la condition de réussir. Le succès, tout est là. L'espérance du succès même suffit. Quand nous sommes arrivés à la Grande Clairière, il y a deux ans, après avoir fait la moisson et liquidé notre ferme à Pannecé, nous avons eu tout de suite confiance. Nous n'avions que le temps de nous faire construire une maison avant l'hiver ; mais il nous avait suffi de voir la bonne terre que nous avions pour être rassurés sur notre avenir et nous empêcher d'avoir froid. »

Cette famille Thiévin est un saisissant exemple de la tenacité, du courage et de la merveilleuse intelligence pratique que le sentiment de l'intérêt personnel, l'ambition légitime de devenir de gros propriétaires, le souci louable de l'avenir de ses enfants, peuvent développer chez le paysan français. Lorsqu'elle s'embarqua le 31 août 1888, à Liverpool, sur le vapeur *Montreal*, elle comptait onze personnes dont la plus âgée avait 70 ans et la plus jeune onze mois.

« Cette famille venait de Pannecé, Loire-Inférieure. N'ayant pu faire partie d'un voyage organisé en commun par une centaine de cultivateurs de ce département, au printemps précédent, elle s'était décidée à partir, aussitôt la moisson terminée et la vente faite de leur bétail, de leur matériel d'exploitation et de leur seul bien, sans vouloir attendre au printemps suivant, comme je le leur conseillais. Ce n'était pas sans crainte et même sans inquiétude que je les voyais à leur passage à Paris monter en wagon, n'ayant d'autre connaissance du pays où ils allaient s'établir que ce que je leur en avais dit, sans autre protection que des lettres les recommandant aux agents locaux du gouvernement canadien aux divers points de débarquement ou de transbordement ; en un mot, partant, comme disait Mme Thiévin, « à la grâce de Dieu ! » Mme Thiévin, une petite femme frêle, mais d'une activité étonnante, était, en réalité, le chef de la famille, en raison de l'infirmité de son mari et de l'âge de son père. Observons

que de ses huit enfants, l'aînée, Marie, n'avait que quinze ans et que les deux derniers, deux jumeaux que le grand-père portait dans ses bras, n'avaient que onze mois ; d'autre part, j'avais calculé que, le voyage payé jusqu'à la station du Lac des-Chênes, il ne resterait qu'une somme d'environ quinze cents francs à consacrer à la construction d'une maison, aux approvisionnements de l'hiver et à l'installation générale. Les bagages avaient été bien choisis et comprenaient une quantité d'articles de ménage, de linge et de vêtements pouvant suffire à la famille pendant assez longtemps ; il y avait, dans l'avenir, des ressources provenant d'immeubles à réaliser ; mais c'était sur une somme de quinze cents francs que la famille, composée de onze personnes, pouvait, uniquement, compter pour s'installer en pleine prairie, y passer l'hiver et subsister jusqu'à la récolte de l'année suivante. Cependant le départ étant irrévocablement décidé, le voyage commencé même, il n'y avait pas lieu d'insister sur le côté inquiétant des choses.

« Les choses n'étaient nullement inquiétantes, du reste, ainsi qu'on peut le constater maintenant. M. Thiévin possède maison et granges, étables et bâtiments nécessaires à l'exploitation des cent dix hectares de terres provenant de la concession du gouvernement et d'un achat à la compagnie du Pacifique Canadien ; bœufs de labour, vaches, chevaux, voitures, charrues, une faucheuse, une moissonneuse-lieuse ; dans la cour de sa ferme, volailles et porcs animent le paysage ; sa récolte de blé se montera à un millier d'hectolitres, avec un rendement moyen de 21 hectolitres, à l'hectare. Dernier hommage à rendre à l'activité de Mme Thiévin : elle a installé un commerce d'épicerie et de marchandises diverses à l'usage de la paroisse. Les enfants n'ont jamais été malades. L'aînée est devenue une belle jeune fille qui va se marier prochainement ; les deux garçons, Pierre et Auguste, sont presque des hommes et, avec leur père, mènent faucheuse et moissonneuse, tiennent la charrue et dans quelques années seront des chefs de famille ; les petits frères et sœurs poussent vigoureusement, eux aussi ; le grand père Goujon est mort l'année dernière, il a inauguré le cimetière de Grande-Clairière. Un neuvième enfant est né cette année.

« L'opération délicate qui consistait à déraciner une famille de paysans à Pannecé (Loire-Inférieure), à la transporter avec ses trois générations à dix-huit cents lieues de là et à lui faire reprendre terre à Grande-Clairière (Manitoba) est désormais accomplie. Cette première tombe et ce premier berceau ont à jamais consacré la Nouvelle-Patrie. La vie et la mort ont donné la marque définitive et visible à l'évolution de cette famille et rendu sensible le mouvement migratoire d'une fraction humaine. »

Faucher de Saint-Maurice.

(La fin au prochain numéro)

AUX ABONNÉS NOUVEAUX

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés nouveaux une bonne nouvelle. A la suite d'arrangements spéciaux que nous avons pris, nous serons en mesure, dorénavant, de fournir gratuitement à chacun de nos nouveaux abonnés, pour quatre mois, six mois, ou un an, une série complète de tout ce qui a déjà paru de notre feuilleton en cours de publication.

Dans le cas d'une si émouvante histoire que celle que nous publions de ce temps-ci, sous le titre de « Carmen », il n'y a pas un de nos lecteurs nouveaux qui ne doive considérer comme une bonne aubaine, à ce que nous croyons, de collectionner ce feuilleton du commencement à la fin. Cela, joint à ce que nous avons déjà fait pour augmenter l'intérêt du MONDE ILLUSTRÉ devra nous conserver et faire grandir encore les sympathies de notre clientèle.